

Matthieu 2,1-12

LE CHRIST SE MANIFESTE À CEUX QUI LE CHERCHENT

« Venez tous adorer votre Dieu ! » C'est ce que l'on peut tirer de l'Évangile de cette fête de l'Épiphanie. « Épiphanie » est un nom grec qui signifie « manifestation » ou « apparition » du Seigneur. Il s'agit donc de découvrir le Christ. Mais cette manifestation du Seigneur, telle que Matthieu nous la décrit, à qui se fait-elle ? Cette manifestation se fait à des païens seulement. Nous avons vu que, dans l'Évangile de saint Luc, l'annonce de la venue du Seigneur avait été faite aux bergers, c'est-à-dire aux pasteurs du peuple d'Israël et à ceux qui réellement avaient été fidèles parmi son peuple. Mais Matthieu ne fait pas allusion à cela. Il insiste au contraire sur le fait que les Juifs n'ont pas accueilli et n'ont pas découvert le Christ, et que seuls les païens, des étrangers, l'ont trouvé. C'est pour nous une leçon importante, car Matthieu veut nous avertir, nous mettre en garde, nous qui sommes le peuple de Dieu, afin que nous ne manquions pas cette manifestation du Christ. Du même coup, cet Évangile est une invitation à progresser dans notre vie chrétienne, sous peine de perdre tout ce que nous avons fait jusqu'ici. Découvrons d'abord, à travers cet Évangile, comment ce que saint Matthieu nous dit est encore très actuel.

L'étoile, c'est l'éclat du Christ qui rayonne de son Église. Certes, en ce temps-là, elle exprimait toutes les rumeurs qui couraient sur le Messie parmi les païens, rumeurs venant d'Israël et répandues parmi les païens durant son exil ; il y avait affirmé son attente du Messie. C'est ce que disait déjà le prophète Isaïe dont nous avons entendu la voix joyeuse dans la première lecture : « Debout, Jérusalem, car voici ta lumière ; elle resplendit sur toutes les nations qui sont dans les ténèbres. » Aujourd'hui encore, cette lumière, c'est l'éclat du Christ qui resplendit sur les païens, sur ceux qui ne sont pas de l'Église. Nous avons l'exemple des convertis, pour nous prouver que le Christ luit dans son Église. Or, de même que, lorsqu'on est au milieu d'une pièce ou d'un événement, on risque de ne pas voir ce qui s'y trouve et de regarder à l'extérieur, de même il peut arriver qu'en étant en plein centre de l'Église nous ne découvrons pas le Christ lumineux et présent, alors que seuls ceux qui sont à l'extérieur, et qui sont dans les ténèbres, et qui cherchent un abri, et qui ont froid, et qui désirent une maison, découvrent la pièce où nous sommes et se dirigent [vers elle] pour y entrer.

Or, que se passe-t-il quand les Mages arrivent ? Quand des incroyants se convertissent ? Le texte nous le dit : « En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui. » Oui, quand quelqu'un se convertit, l'Église commence à trembler, l'Église commence à s'inquiéter. Je veux parler de l'Église bien établie, bien installée dans son conformisme, dans sa petite vie chrétienne très confortable : elle est troublée, parce qu'elle voit que son vrai roi n'est pas encore le Christ : elle en a choisi d'autres. On pourrait, ici, longuement parler de tous les rois que cette Église pécheresse s'est choisis ; en cela elle ressemble à Israël qui, déjà au temps de Samuel et alors qu'il avait son Dieu comme roi, a préféré avoir un roi comme les païens et a choisi Saül. Oui, l'Église se trouble, contrairement aux convertis qui, eux, sont joyeux de se présenter à l'Église et de dire : « Où est le roi des juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer. » Ce trouble, nous pouvons le ressentir nous-mêmes, quand nous lisons la vie des Saints. Car qui sont les saints, si ce n'est des convertis ? Des convertis de tous les jours ! Eux aussi, quand nous lisons leur vie, remuent en nous toutes nonchances, tout nos laisser-aller, toutes nos médiocrités.

Nous remarquons aussi l'empressement des convertis, qui les pousse non seulement à quitter leur pays, mais encore à affronter des ignorants qui devraient pourtant savoir où est leur roi. Mais le propre peuple de Dieu n'en sait rien, ne connaît rien, n'a pas même remarqué la naissance de son Messie. Oui ! Telle est bien la fadeur des chrétiens, face à l'ardeur des convertis. D'ailleurs, – et ceci a toujours frappé les saints comme les convertis –, l'existence des incroyants et des athées ne nous prouve-t-elle pas que les chrétiens ne sont pas si lumineux que cela, de la Lumière du Christ. Car, quand le Christ est lumineux et qu'il éclaire jusque dans les ténèbres, tous le voient et se tournent vers lui. Bien sûr, ils peuvent le refuser, mais tous voient l'éclat du Christ.

Enfin, nous remarquons ce que dit Saint Matthieu à la fin de l'Évangile : « les Mages retournent par un autre chemin ». Cela signifie qu'ils ont découvert qu'ils ne pouvaient pas se référer à cette Église installée, mais qu'ils devaient chercher plus loin que cette Église charnelle, cette Jérusalem charnelle d'Hérode et des grands prêtres, pour découvrir le Christ lumineux, le Christ Lumière. Ils partent par un autre chemin, ils veulent découvrir cette Jérusalem céleste dont parle Saint Jean dans l'Apocalypse, cette Église sans tache, immaculée, régénérée dans le bain d'eau de la parole du Christ.

Nous voyons donc comment cet Évangile nous révèle deux attitudes opposées : d'une part il y a les juifs, d'autre part les païens. D'abord il y a les héritiers de la Promesse, mais qui ne cherchent pas. Ils ne vont même pas se déranger quand ils vont apprendre, par leurs propres Écritures, que Jésus est né à Bethléem ; ils resteront là où ils sont, et Hérode enverra simplement les Mages pour se renseigner. Et pourquoi Hérode voulait-il se renseigner ? On a dit que c'était parce qu'il était jaloux et qu'il voulait tuer le Christ ; de fait, après notre Évangile viendra le massacre des Innocents. Mais il y a encore un autre motif : Hérode n'a pas commencé par la jalousie, il a commencé par un manque de foi, car il voulait se renseigner. Il a voulu enquêter, il a dit aux Mages : « Je veux bien admettre que le Messie soit né, mais il me faut des preuves ». Or, la foi ne demande pas de preuves ; dès que la foi demande preuves, elle est déjà contaminée et déjà vermoulue, elle est déjà en passe de se désagréger et de disparaître. Et c'est seulement quand Hérode a découvert que les Mages ne sont pas revenus chez lui, qu'il a compris que le Messie ne voulait pas être pour lui. C'est ceci qui a occasionné chez lui la fureur et sa décision de le faire disparaître. Nous remarquons donc comment l'état de ce peuple juif bien installé, satisfait de vivre la Loi, fier d'avoir toujours bien fait ce qu'elle demandait – plus ou moins, quand même – peut engendrer la perte totale de sa foi jusqu'à tuer le Christ qu'il a lui-même engendré.

Et d'autre part, nous avons les païens, ceux qui ne sont pas héritiers de la Promesse, mais qui cherchent. Quel contraste ! Ceux qui sont héritiers ne cherchent pas, mais ceux qui ne sont pas héritiers cherchent. Ceux-ci se dérangent, ils se dérangent parce qu'ils se rendent compte qu'ils ne savent rien. Ils ont entendu l'appel, mais il semble que leur cœur est vide, ils ne savent pas comment s'y prendre pour trouver ; alors, ils viennent s'instruire et puis obéissent à cette Église, à ce peuple qui détient les Écritures, mais qui ne se dérange pas. Les Mages n'avaient pas leurs yeux dans leur poche, ils voyaient très bien que ce peuple qui avait reçu le Messie était indigne de ce Messie. Ils auraient bien pu dire : « Puisque le peuple de Dieu est ainsi, nous, nous renonçons, nous retournons chez nous ». Mais ils ont obéi à cette Église indigne, parce qu'ils cherchaient le Seigneur. Les Mages, ces païens, découvrent que l'essentiel de la vie chrétienne, ce n'est pas de faire partie de l'Église, ce n'est pas de recevoir tous les sacrements, ce n'est pas d'entendre la parole, ce n'est pas de faire le bien ; tout cela est nécessaire, mais c'est de faire l'essentiel, et l'essentiel c'est de chercher le Christ. Et quand on cherche le Christ, on passe par-dessus tous les obstacles : le long voyage, le temps qu'il faut passer à chercher. Ainsi, même si cela prend dix ans, on continue à chercher tant qu'on n'a pas trouvé, on affronte des gens qui peuvent se moquer de nous parce qu'on a l'air de fous en voulant chercher le Christ, et rien que le Christ, et toujours le Christ.

Quels obstacles faut-il encore vaincre ? Il faut encore obéir à cette parole qu'on a entendue dans les Écritures, alors même que l'étoile a disparu, c'est-à-dire lorsque cet appel entendu s'est éteint et que l'on n'a plus rien pour croire, que la parole seule. Ces Mages, ces païens étaient comme Abraham qui n'avait reçu de Dieu aucun bien sur lequel se baser et pouvoir dire : « Si j'obéis, je serai récompensé, puisque j'en ai déjà eu l'expérience ». Abraham n'avait aucune expérience de ce genre, et les Mages non plus. Ils ne savaient pas s'ils seraient récompensés ou non ; ils se sont jetés à l'eau, ils ont obéi, et ils sont partis. Ils vont alors arriver et, en trouvant Jésus, tout offrir à Jésus. Comme dit le texte, d'une façon symbolique, ils ont offert l'or, l'encens et la myrrhe ; l'évangéliste veut signifier que c'est leur vie tout entière qu'ils offrent au Seigneur.

Ainsi, aujourd'hui encore, beaucoup de chrétiens découvrent que dans leur vie chrétienne, malgré leurs pratiques, le Christ est absent ; alors ils cherchent autre chose. Mais les saints, eux, sont toujours en train de chercher chaque jour : tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils pratiquent, c'est uniquement pour trouver le Christ. Et ils sont malheureux, quand ils ne l'ont pas trouvé. Et ils cherchent, et ils souffrent, et ils sont contents de chercher, et ils sont contents de souffrir, parce qu'ils savent que celui qu'ils aiment les cherche aussi et fait tout ce qu'il peut pour se manifester à eux. Attitude, vous sentez bien, tout à fait différente de ce christianisme confortable. Beaucoup de chrétiens disent : « On est chrétien parce qu'on est né en Belgique ». Alors il n'est pas étonnant qu'ils se contentent de baptême, communion solennelle, mariage, enterrement : comme dit la chanson, ils font « trois petits tours et puis s'en vont » ; mais là où ils vont, c'est le trou de la mort. Ce qui fait l'objet de l'attente et du désir de la majorité des chrétiens, ce n'est pas le Christ, c'est leur fortune, c'est une bonne situation, c'est une bonne santé, c'est être heureux sur la terre, et des choses semblables. Mais les saints et les convertis, ceux-là emploient tout ce qu'ils ont pour trouver le Christ, et peu importe ce qui leur arrive, pourvu que leur vie soit consacrée à découvrir Jésus-Christ.

Quelles sont les conditions de progrès qui nous sont demandées en cette fête de l'Épiphanie ? Il y a quatre choses négatives dont il faut se méfier et qu'il faut écarter de sa vie.

La première, c'est d'éviter l'apathie, la nonchalance, de se laisser endormir, de se laisser porter en litière comme les rois fainéants. Il faut se réveiller.

En deuxième lieu il faut éviter de ne chercher, de ne méditer, de ne nous instruire que de ce que nous savons déjà. Rien que se reporter sur ce que l'on sait, de rabâcher inlassablement ce que l'on sait, risque de nous rendre apathiques et de nous enfermer dans ce que nous avons déjà reçu, et donc de ne jamais [nous permettre de] progresser. Je ne veux pas dire qu'on ne peut pas reprendre cela, mais il faut aussi savoir prendre du neuf, du nouveau.

En troisième lieu il faut supporter une Église infidèle, il faut savoir tolérer ce qui se passe dans l'Église, sachant que, si Jésus-Christ a choisi comme pape un Pierre qui l'a renié, et parmi les Douze un qui l'a trahi et dix autres qui se sont enfuis, il n'est pas étonnant que nous ayons une Église semblable à ce que nous montre saint Matthieu dans la personne d'Hérode, des grands prêtres et des scribes, et de tout Jérusalem.

En quatrième lieu, il faut éviter la routine, c'est-à-dire éviter de faire les gestes que nous faisons depuis longtemps, en pensant à autre chose : quand on fait le signe de la croix, que de fois nous le faisons machinalement ! Nous devons apprendre à faire une génuflexion, apprendre à exercer la charité envers telle sœur ou tel frère. Cela peut se faire naturellement, mais on peut le faire aussi en sachant que c'est le Christ que l'on désire trouver.

Et finalement, cinquièmement, il faut éviter de s'attacher à ses habitudes. Il faut savoir se désinstaller. Je connais un prêtre ¹ de mes amis ; il est maintenant âgé et malade, mais il y a plusieurs années, quand nous allions le voir chaque semaine pour étudier ensemble tous ses textes, nous remarquions qu'il avait changé, chaque semaine, tous ses meubles de place ! N'est-ce pas étonnant ! Eh bien ! à l'âge qu'il a maintenant, il est encore à même d'étudier, de découvrir,

¹ Il s'agissait de l'abbé Édouard Stevens (1903-1985), curé de Glabais (BE) où, depuis 1953, se réunirent chaque mardi plusieurs prêtres, suivis bientôt de plusieurs laïcs, afin de préparer les deux puis les trois lectures de la liturgie dominicale.

d'écrire, d'inventer, alors qu'il y a des gens de vingt et de trente ans qui sont incapables de se rajeunir et de se renouveler.

Voilà négativement ce qu'il nous faut éviter.

Mais positivement, il nous faut d'abord reprendre conscience de l'appel que Dieu nous a fait entendre, cet appel qui nous dit : « Fais mieux, avance, progresse : Je suis au bout du chemin, mets-toi en route ».

En second lieu, il faut savoir chercher ce que l'on ne sait pas encore. Il faut s'instruire ! Et n'invoquons pas notre grand âge. Je vous ai déjà parlé de l'exemple d'Abraham : à septante-cinq ans, il a commencé à vivre la nouvelle vie que Dieu lui avait proposée. Il a eu une foi tellement grande, qu'il est devenu le modèle des croyants, appelé par saint Paul « le Père des croyants ».

Troisièmement, il faut savoir unir l'appel que nous entendons à la méditation de ce que nous ne savons pas encore, et cela, c'est vraiment nouveau pour nous. Si nous méditons simplement l'appel que nous avons entendu il y a vingt, trente ou quarante ans, avec le sens d'un texte que nous avons déjà trouvé il y a vingt, trente ou quarante ans, c'est facile et confortable, car le lien a déjà été fait. Mais la condition du progrès, c'est de confronter l'appel entendu avec un texte qu'on ne connaît pas encore. Les Mages ont fait cela, et leur récompense a été, en cherchant le Christ, d'obtenir la très grande joie de revoir briller l'étoile, lorsqu'ils ont obéi aux Écritures.

Quatrièmement, il y a l'offrande de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais je parlerai de cela une autre fois.

Cinquièmement, nous avons le changement. Nous ne devons pas avoir peur des changements. Bien sûr, nous n'avons pas à changer ce que Dieu nous a donné ; ce qui est stable et vrai doit demeurer. Mais bien des choses peuvent être améliorées dans notre vie ; l'amélioration et le progrès impliquent le changement : on ne plante pas un haricot pour qu'il reste comme il est, mais pour qu'il pousse et pour qu'il se développe. Ainsi faut-il que le changement se fasse dans l'Église, mais dans la ligne authentique de ce que Dieu veut.

En conclusion, ayons confiance ! Car une partie de nous-mêmes, depuis longtemps peut-être, s'est déjà offerte au Seigneur et continue à vivre cette générosité des Mages qui ont progressé jusqu'à trouver le Christ ; alors qu'il y a en nous une autre partie, qui essaie au contraire de se laisser aller, de ne plus rien faire. Eh bien ! Que cette partie de nous-mêmes qui a déjà progressé entraîne l'autre. Et puis, est-ce que le Christ ne vient pas parmi nous ? Ne braquons pas notre regard sur nous, ni sur la difficulté de faire les cinq attitudes négatives et positives dont je viens de vous parler, mais regardons le Christ. Regardons-le lui seul. Alors ces cinq attitudes, c'est lui qui les fera avec nous. Saint Augustin ne disait-il pas : « Quand on aime le Christ, tout devient facile ; mais quand on ne l'aime pas, tout, même les choses les plus simples, nous paraissent difficiles et insurmontables ».²

Gérard Weets
Jauchelette, La Ramée, 1976.

² « Omnia quippe sunt facilia caritati, cui uni Christi farcina levis est. » Augustin d'Hippone, Voir page suivante. On lira aussi le Sermon 96 de saint Augustin sur : Le renoncement évangélique.

CHAPITRE 69. DIEU NE COMMANDE PAS L'IMPOSSIBLE.

83. Les préceptes du Seigneur sont très bons, pourvu que nous en usions légitimement (1 Tim 1,8). Par cela seul que nous croyons fermement que « Dieu juste et bon ne peut nous commander l'impossible », nous sommes avertis de ce que nous devons faire quand le précepte est facile, et de ce que nous devons demander quand il est difficile. **Or tout est facile à la charité, car le joug est doux à celui-là seul qui n'a d'autre joug que celui de Jésus-Christ (Mt 11,30).** Il est dit également : « *Et ses préceptes ne sont pas intolérables* » (1 Jn 5,3). Que celui qui les trouverait trop lourds, veuille bien considérer que si Dieu nous déclare qu'ils ne le sont pas, c'est parce qu'il sait nous inspirer cet amour pour lequel rien n'est trop lourd et qui sait demander l'accomplissement de ce qui lui est prescrit. Telle est la pensée clairement exprimée dans le livre du Deutéronome, pour peu, du moins, que nous voulions l'envisager au point de vue de la piété, de la sainteté et de la foi ; car c'est ainsi que saint Paul lui-même l'a reproduite en ses termes : « *La parole n'est point éloignée de vous ; elle est dans votre bouche et dans votre cœur (« dans vos mains », disent les Septante, parce que c'est dans le cœur que se trouvent les mains spirituelles) ; telle est la parole de la foi que nous vous prêchons* » (Dt 30,14 ; Rm 10,8).

Conformément au précepte qui nous est imposé, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et le commandement du Seigneur n'aura plus rien de lourd et d'écrasant. Un commandement d'amour peut-il donc être lourd ? Pour celui qui n'aime pas, tout précepte est un fardeau qui l'écrase ; mais pour celui qui aime, il n'y a plus rien de lourd. Or il aime celui qui, selon l'avertissement donné à Israël, se convertit au Seigneur son Dieu de tout son cœur et de toute son âme. « *Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres* » (Jn 13,34). « *Celui qui aime son prochain a accompli la Loi* » ; « *la plénitude de la Loi c'est la charité* » (Rm 13,8.10). Il est dit encore, et toujours dans le même sens : « *S'ils marchaient dans les voies bonnes, ils trouveraient légères les voies de la justice* » (Pr 2,20 LXX). Et ces autres paroles : « *A cause de la parole sortie de tes lèvres, j'ai marché dans la voie difficile* » (Ps 16,4), ne prouvent-elles pas la vérité de chacune de ces deux propositions : les voies de Dieu sont dures pour la crainte, mais elles sont légères à l'amour ?

Augustin d'Hippone, *De la nature et de la grâce, Réfutation de Pélagie*,
in Oeuvres complètes, sous la dir. de M. Raulx,
tome XVII^{ème}, Bar-le-Duc, 1871, p. 220.